

OLIVIER MASSÉ



R O M A N



Æthalidès

©Æthalidès, 2021

ISBN: 978-2-491517-07-6

ISSN : 2556-014X

www.aethalides.com

Moi, chienne qui apporte le malheur et la terreur,
Le jour même où ma mère me mit au monde,
J'aurais dû mourir, emportée par une violente tempête,
Et projetée sur une montagne
Ou dans les vagues déchaînées,
Au milieu des hurlements de la mer,
Là, les flots m'auraient engloutie
Avant que n'arrivent ces horreurs!

Iliade, chant VI, 344-348

1.

Je suis une chienne. C'est sûr. Ils me l'ont assez dit.

J'ai mis un peu de temps à comprendre, moi. Une autre femme aurait compris très vite. Ou un homme. N'importe qui, en vérité.

Une chienne. C'est-à-dire celle que l'on ne respecte pas car elle se fait prendre par n'importe quel mâle, par n'importe quel chien de la rue. Même s'il y a peu de chiens dans la rue, même s'il n'y en a que deux ou trois. Façon de parler : même si dans toute sa vie la chienne ne se fait prendre que par deux ou trois chiens, même si elle ne les rencontre pas tous dans la rue, elle est chienne. Pour toujours. Marquée. Même si elle n'en fréquente qu'un seul, mais pas le bon, pas celui auquel sa famille a pensé, eh bien, c'est une chienne. Parce qu'elle s'est laissé séduire par le chien qui passait par là. Oui. Et c'est ce qui m'est arrivé.

Très vite, n'importe qui comprend cela chez nous. Ici ou ailleurs, c'est pareil. Partout, les rues sont remplies de bandes de chiens qui courent dans la nuit et qui aboient. Partout, les rues sont traversées par des chiens errants qui chassent la chienne, en solitaire ou à plusieurs, pour se donner du courage. Tandis que les chiennes, elles, ne devraient pas exister. Elles devraient rester au chaud,

chez elles, ou dans l'ombre et le froid, peu importe. Les femmes qui entendent l'appel des chiens ne doivent pas y répondre. Elles doivent rester femmes, ce qu'on appelle « des femmes ». C'est-à-dire rien. Ou pas grand-chose. Mais pas devenir des chiennes. Dans le monde, les hommes sont condamnés à être des chiens tout en restant des hommes, et les femmes sont condamnées à être des femmes – c'est-à-dire rien – en ne sortant pas de chez elles, ou bien à devenir des chiennes – c'est-à-dire moins que rien – en essayant de courir librement, de vivre et d'aimer. En essayant de ronger les os de l'amour. Les quelques fragments de viande sur les os que les hommes nous ont laissés, eux qui ne deviendront jamais des chiens, eux qui pourront tuer, violer, prendre trente-six mille chiennes, vieilles et jeunes, et rester malgré tout des hommes. Ils mangeront la viande, ces salauds. Et le petit bout de chair qui reste attaché, le petit morceau de gras qui ne veut pas partir avec le reste, s'ils l'oublient, ne t'avise pas de le sentir ni de le lécher : tu deviendrais une chienne pour la vie.

Non, toi, petite femme, tu dois crever, mourir avant la mort, tu dois attendre que tes parents te choisissent un mari, et après, tu dois le laisser te violer autant de fois qu'il le voudra, pour lui donner des héritiers. Peut-être, si tu te surveilles bien, si tu t'épiles régulièrement, si tu te parfumes, si tu ne manges pas trop de sucreries pour compenser ton malheur, il pourra même prendre du plaisir avec toi, et tu lui éviteras de se salir en courant les rues avec les autres chiens. Peut-être. Si tu ne lui fais que des sourires sans jamais de reproches. Si tu laves les pieds de sa mère, si tu baisses les yeux devant

ses frères et ses sœurs. Mais cela n'est même pas sûr. Et, d'ailleurs, il ne durera sans doute pas longtemps, son plaisir. D'une façon ou d'une autre, le chien aura trop envie de rejoindre la meute. J'en ai vu tellement ! La meute... Voilà leur vie.

Bref, je les hais. Coincée entre ces quatre murs, je les hais. Les hommes. Des hypocrites. Leur réflexion s'arrête aussitôt que l'on passe devant eux. Ils ne pensent pas vraiment à nous. Pourtant certains se montrent gentils. Certains se montrent même intelligents, fins, spirituels. Cela ne change rien. Même pour ceux-là, nous devenons des chiennes si nous les imitons, si nous nous montrons intelligentes, fines, spirituelles.

Les hommes ont comme un œil crevé, et c'est cet œil qui nous regarde.

2.

Moi, je contemple les murs.

Elles m'ont souvent entendue leur parler, ces quatre parois de pierres assemblées. L'enduit rouge dégage une impression de confort qui m'étonne depuis des années. Un rouge à peine pâli, à peine affadi. La douceur du soleil qui se couche, qui s'endort sagement ou qui survole les terres inconnues. En levant les yeux, l'on suit une bande blanche tout autour de la pièce, procurant une clarté bienvenue, une fraîcheur, avant la reprise du rouge jusqu'au plafond. Là, d'épaisses poutres de bois

traversent toute la longueur, à l'imitation des branches des grands arbres, mais droites, élancées comme autant de troncs alignés. Au milieu, une ouverture assure le passage de la lumière, par un système astucieux de cordes et de trappes. Ces derniers temps, la lumière vient plus tôt le matin. Une bonne chose. J'ai souvent imaginé que je pouvais passer par cette ouverture, et m'envoler.

Le sol quant à lui est couvert de dalles grises, une pierre offrant tous les dégradés, du noir jusqu'au blanc. Des nattes de joncs séchés y sont posées, remplacées en hiver par des tapis de laine, claire ou teintée. Le lit, de grande taille, possède des pieds ouvragés ressemblant à des fleurs renversées. Auprès de lui, plusieurs coffres servent au rangement, alors qu'une table occupe le fond de la pièce, sur laquelle se trouvent de petits paniers remplis de bijoux au bas d'un miroir posé à la verticale, contre le mur. Entre la table et le lit, deux tabourets permettent de s'asseoir. C'est à peu près tout. Tout pour se sentir bien. Ou presque.

Non, je n'ai pas à me plaindre de la chambre. Ni du long couloir que j'emprunte souvent, en ouvrant la porte. L'alignement de ses dalles brunes invite aux jeux que les enfants dessinent sur les places des villages, tandis que d'énormes pierres en constituent les murs d'une hauteur double de celle des hommes. Je me demande comment on a pu les disposer ainsi, les unes sur les autres. De belles pierres taillées, ocre, se fonçant par endroits. Un ensemble imposant, rassurant. Sur cette surface rugueuse, j'aime étaler au maximum la paume de mes mains ainsi que tous mes doigts. Il m'arrive même, lorsque je suis assurée d'être seule, d'y déposer

le front, une joue, l'autre joue, et d'embrasser la pierre. Attitude puérile sans aucun doute, qui me fait du bien.

Un décor impressionnant, bien que limité.

Avec la cuisine, deux autres endroits me sont accessibles : la salle commune et la terrasse. Je ne m'y aventure qu'avec prudence, lorsque je me sens au mieux, car j'y rencontre du monde, avec l'obligation de parler, au minimum, à la belle-famille. Ce que je finis toujours par regretter, vu l'ambiance.

Non, pendant toutes ces années je n'ai vraiment adressé la parole qu'à mon mari, et encore, d'une façon superficielle. En vérité, la plupart du temps, je ne parle qu'aux quatre murs, à quelques araignées, ou à mon miroir, c'est-à-dire à moi-même. Je raconte alors ma tristesse, l'angoisse qui me saisit parfois et me serre brutalement la gorge, sans me tuer tout à fait, hélas ! Peut-être que mon tourment prend sa source dans ces murs rougis du sang de leurs victimes : les femmes qui ont occupé cette chambre, avant ma venue.

Je ne veux pas finir comme elles, pierre entre les pierres. Il faut résister.

Cela fait tellement d'années que je moisiss entre ces murs...

Résister. L'idée de laisser ma marque, de graver mon histoire, m'est venue il y a trois ans, par une journée d'hiver.

3.

C'était l'hiver, des journées de neige et de tempête affaiblissaient la vie, alors que mon mari et moi étions tous deux confinés dans la chambre, sous les couvertures. Lui se mit à raconter l'histoire d'un pauvre homme abandonné en chemin par ceux du camp d'en face. Le sort de ce malheureux fit plus que me toucher. Il fit jaillir en moi l'envie soudaine, irrésistible, de laisser une trace de ma peine.

L'histoire en question amusait beaucoup mon mari. Il en riait à gorge déployée. C'est à ces moments-là qu'il ressemble le plus à un cheval. Je me suis retenue de le lui dire. Parler est inutile quand on ne peut pas choisir son auditeur.

Quant au récit de l'homme abandonné dans un endroit sordide, et obligé d'y rester jusqu'à la mort, le voici : avant de venir camper ici, les autres auraient laissé l'un des leurs en chemin. Le drame se serait passé pendant une halte quelque part sur une île des environs, il se serait fait attaquer par un serpent dans une grotte. La bête l'aurait mordu, sans que la blessure ne puisse guérir. Certes, ils en ont du monde, en face, mais quelqu'un qui puisse le soigner, ils n'avaient pas. C'est dire le niveau. Des arriérés, vraiment.

Peut-être que mon mari m'avait raconté cette histoire pour me faire honte, puisque je viens de leur monde à ceux d'en face. L'affaire, pourtant, me semble très vraisemblable. Ils en sont parfaitement capables. Tout